

La vertu du savant : le système des renvois dans l'article ENCYCLOPÉDIE de l'*Encyclopédie*

(Corpus. *L'ordre des renvois dans l'Encyclopédie*, n°51, 2007)

Diderot dans l'article ENCYCLOPÉDIE affirme à la fois que le système des renvois est « la partie de l'ordre encyclopédique la plus importante »¹ et qu'il est sans conteste dans l'ouvrage ce qu'il y a de moins réussi. Car bien renvoyer d'un article à l'autre est proprement impossible : « un éditeur ne donnera jamais au tout un certain degré de perfection, s'il n'en possède les parties que successivement »². Le problème pour l'éditeur est bien d'ordonner les articles au fur et à mesure qu'ils s'écrivent, en anticipant sur ceux qui n'ont pas été encore écrits. De là d'inévitables omissions, contradictions ou déséquilibres (les renvois étant évidemment plus nombreux à la fin de l'ouvrage qu'au début).

Cette tension qui semble atteindre le projet encyclopédique en son cœur, paraît pourtant parfaitement assumée par Diderot. Pour expliquer cette attitude, on peut faire deux hypothèses.

Si Diderot insiste sur la différence entre l'*Encyclopédie* dont d'Alembert et lui sont les éditeurs et ce que doit être une encyclopédie « véritable »³, autrement dit s'il souligne l'écart entre l'idée d'encyclopédie et sa réalisation très défectueuse, c'est parce que celle-ci est un ouvrage qui inaugure une nouvelle exposition du savoir, certes imparfaite, mais qui en tant que telle doit être dépassée. Diderot, à la fin de l'article ENCYCLOPÉDIE, souligne qu'un tel ouvrage a vocation à être amélioré, voire remplacé : « il viendra nécessairement un temps où le public demandera lui-même une refonte générale »⁴. Cette différence étant marquée, Diderot en appelle à l'indulgence des lecteurs. On peut ainsi considérer l'article ENCYCLOPÉDIE comme un appel à la bienveillance du public après la parution des premiers volumes : la réalisation d'un tel ouvrage, dont le projet est radicalement original, ne peut pas être immédiatement parfaite, notamment parce que les renvois, essentiels à l'ordre encyclopédique, aux liens entre les articles et les disciplines, ne peuvent être bien exécutés.

Cette hypothèse est évidemment justifiée. Mais elle n'est pas pleinement convaincante pour deux raisons au moins.

D'abord, elle suppose que les renvois appartiennent exclusivement à l'éditeur, chargé de faire le lien entre les articles. Or, cela ne lui appartient qu'en partie : les renvois ne peuvent être réduits à un pur travail externe de mise en ordre, ils jouent un rôle dans la rédaction de l'article lui-même. L'auteur écrit évidemment en fonction de ce à quoi il croit devoir renvoyer. Autrement dit, le renvoi travaille l'article dans sa composition même.

¹ Diderot, article « Encyclopédie », in *Œuvres*, édition établie par L. Versini, Paris, Robert Laffont, 1994, t. I, p. 402.

² *Ibid.*, p. 408.

³ *Ibid.*, p. 409.

⁴ *Ibid.*, p. 435.

Ensuite, l'article ENCYCLOPÉDIE va bien au-delà d'une demande d'indulgence au public. C'est un article philosophique majeur dans l'*Encyclopédie*, plus encore c'est sans doute l'article qui expose le plus nettement la philosophie de l'*Encyclopédie*⁵. Dans cette perspective, la partie que Diderot consacre aux renvois ne peut pas s'interpréter seulement comme le constat d'un échec : elle permet de caractériser une entreprise de savoir inédite, dont l'originalité dépasse la simple mise en ordre de connaissances dans un dictionnaire raisonné.

Il est une autre hypothèse : Diderot, dans cet article, veut montrer non seulement que l'*Encyclopédie* est une tentative pour produire un nouveau type de savoir, mais que cette production n'est pas séparable d'un effort pour produire *un nouveau type de savant*, au cœur duquel les renvois jouent pleinement leur rôle. Dans cette perspective, ceux-ci, pour remplir leur fonction, n'ont nul besoin de faire système — au contraire, *l'imperfection du système contribue à la naissance de l'encyclopédiste*.

C'est cette hypothèse que je voudrais défendre. Pour cela, je voudrais montrer qu'il n'y a pas au sens strict de système des renvois, que ceux-ci ne sont pas, comme Diderot le souligne, les liens qu'ils devraient être, parce qu'en tout état de cause *ils n'ont pas à l'être*. Je voudrais également montrer que s'ils fonctionnent dans leur inachèvement même, c'est parce que Diderot prend au sérieux les critiques que Rousseau a adressées en 1750 au monde des sciences et des arts — manière peut-être pour Diderot de signifier que la réponse faite à Rousseau par d'Alembert à la fin du *Discours préliminaire* ne peut pas être suffisante.

* *
*
*
*

Le système des renvois

Diderot distingue quatre types de renvois, ou plutôt assigne quatre fonctions aux renvois⁶. Les renvois de choses indiquent les liens entre un objet traité dans un article et d'autres objets. Ils ont deux effets : renforcer le propos ou au contraire le contredire, si besoin est. Les renvois de mots ont pour fonction d'expliquer un terme ; ils permettent, en renvoyant à un autre article, de faire l'économie d'une définition. Il est en outre un troisième type de renvois : ceux qui, en rapprochant certaines vérités, en font naître d'autres. Enfin, les renvois épigrammatiques permettent d'alerter le lecteur sur certains articles, qui doivent être lus « avec précaution »⁷. Les renvois sont ainsi de quatre sortes : gnoséologiques et critiques,

⁵ Sur la philosophie de l'*Encyclopédie*, voir Sylvain Auroux, « Diderot encyclopédiste : le Langage, le savoir et l'être du monde », *Stanford French Review*, VIII, 1984, p. 175-188.

⁶ Article « Encyclopédie », *op. cit.*, p. 402 et suiv.

⁷ *Ibid.*, p. 405.

sémantiques, heuristiques, satiriques. Ils n'ont pas tous la même importance ni la même fréquence. Les renvois satiriques ne doivent pas être multipliés, afin de ne pas tomber dans « la pasquinade »⁸. Les renvois heuristiques appartiennent au génie : « Heureux celui qui est en état de les apercevoir »⁹. Nous y reviendrons.

Les plus fréquents sont donc les renvois de choses et de mots. Or, ils sont loin d'être aussi systématiques qu'ils devraient l'être. Les dysfonctionnements sont nombreux¹⁰.

D'abord, ils sont inégalement répartis, non seulement comme l'affirme Diderot lui-même, entre les premiers et les derniers volumes (ces derniers en comportant nécessairement davantage), mais entre différents articles d'une même importance. Ainsi, comme le souligne Hans-Wolfgang Schneiders, certains articles longs et décisifs n'en comportent pas (ainsi, les articles *TOLÉRANCE*, *LUXE*, *AUTORITÉ POLITIQUE*), alors que certains en comportent beaucoup (ainsi, l'article *HOMME* et, plus étonnant, l'article *UNITAIRES*).

Ensuite, certains renvois sont incorrects ou très vagues. Ainsi, dans l'article *ÉCONOMIE POLITIQUE* de Rousseau, on est renvoyé, à propos de l'économie domestique, à l'article *PÈRE DE FAMILLE*, qui n'existe pas en tant que tel. Il existe bien un article *PÈRE* et un article *POUVOIR PATERNEL*, de Jaucourt, mais ni l'un ni l'autre ne parlent d'économie domestique¹¹. De même, dans l'article *AGRICULTURE*, il est renvoyé à l'article *GRAINS*, dont on sait l'importance, et juste après à un mystérieux article *DÉCOMPOTER*, qui n'existe pas. Troisième exemple, que j'emprunte à Hans-Wolfgang Schneiders : beaucoup de renvois manquent du degré de précision attendu. Ainsi, à l'article *HOMME*, on renvoie à *OREILLE INTERNE* et à « tous les mots écrits en lettres italiques ». Or, ceux-ci sont innombrables. Autre exemple : à l'article *AGRICULTURE*, nous sommes renvoyés à l'article *GRAIN* et « à d'autres articles », sans plus de précision¹².

Enfin, certains renvois ne constituent pas, dans le labyrinthe, le parcours ordonné qu'ils devraient constituer : le discontinu l'emporte sur le système. Diderot en donne lui-même un exemple : l'article *CRAMPE*, très court et peu détaillé, renvoie cependant à l'article *CONVULSION*, celui-ci à l'article *MUSCLE*, celui-ci à l'article *SPASME*, mais rien n'est dit dans cet article sur les crampes. Plus encore, certains renvois semblent tellement peu soignés qu'on ne peut entrer dans un domaine de pensée par n'importe lequel des articles qui le constituent. Ainsi, et l'exemple est significatif, l'article *SOUVERAINETÉ* renvoie à *USURPATION* et *CONQUÊTE*, qui ne renvoient l'un et l'autre à rien. L'article *GOVERNEMENT* renvoie également à *USURPATION* et à *CONQUÊTE*, mais aussi à *DÉMOCRATIE* (qui renvoie à *ARISTOCRATIE*), à *ARISTOCRATIE* (qui renvoie à *OLIGARCHIE* et *OLIGARCHIE* ne renvoie à rien), à *MONARCHIE* et à *TYRANNIE* qui tous deux ne renvoient à rien. Autrement dit, si l'on s'en tient aux renvois, on ne peut, par exemple,

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 404.

¹⁰ Hans-Wolfgang Schneiders a montré les défauts du système des renvois. Je reprends là un certain nombre de ses remarques. Voir « Le prétendu système des renvois dans l'Encyclopédie », dans *L'Encyclopédie et Diderot*, édité par Edgar Mass et Peter-Eckhard Knabe, Köln, dme-Verlag, 1985, p. 247-260.

¹¹ Voir sur ce point ma contribution au commentaire du *Discours sur l'économie politique* de Jean-Jacques Rousseau, sous la direction de B. Bernardi, Paris, Vrin, 2002, p. 88.

¹² Voir Hans-Wolfgang Schneiders, *art. cit.*, p. 252.

remonter de l'article DÉMOCRATIE à l'article GOUVERNEMENT, ni de celui-ci à l'article SOUVERAINETÉ. Les notions, pourtant associées dans le corps des articles, ne le sont pas dans le système des renvois.

À telle enseigne qu'on peut conclure, comme le fait Hans-Wolfgang Schneiders, que l'usage des renvois, pourtant essentiel dans le projet encyclopédique, est très peu systématique. Mais peuvent-ils l'être ? Et en quel sens entendre ici le terme de « systématique » ? En effet, on n'attend nullement des renvois qu'ils reproduisent le système du savoir. D'Alembert l'a très nettement précisé dans l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES : l'*Encyclopédie* se propose de parvenir à une combinaison méthodique des éléments des sciences. Mais la méthode n'est pas le système : « Bien loin d'apercevoir la chaîne qui unit toutes les Sciences, nous ne voyons pas même dans leur totalité les parties de cette chaîne qui constituent chaque science en particulier. Quelqu'ordre que nous puissions mettre entre les propositions, quelque exactitude que nous cherchions à observer dans la déduction, il s'y trouvera toujours nécessairement des vides »¹³. La connaissance comporte nécessairement des vides, parce que le point de vue de Dieu nous est interdit. Dans sa combinaison méthodique des éléments, l'*Encyclopédie*, comme le souligne Umberto Eco, relève moins de l'arbre de la connaissance, décrit dans le *Discours préliminaire*, que du rhizome, dont la particularité est qu'il peut se briser puis reprendre en suivant sa ligne¹⁴.

Diderot l'indique également à sa manière dans l'article ENCYCLOPÉDIE : la langue est le symbole de l'Encyclopédie¹⁵. L'univers est composé d'êtres particuliers, infini en nombre. Entre eux, il n'est que des variations et non des différences fixes et déterminées, « tout s'y enchaîne et s'y succède par des nuances insensibles »¹⁶. Dès lors, toute nomenclature, et avec elle tout système de connaissance et d'exposition du savoir enveloppent une part d'arbitraire, c'est-à-dire non à proprement parler de hasard, mais de décision.

Toutes ces remarques nous poussent à un changement de perspective. Car les renvois ont deux fonctions : ils établissent un rapport méthodique, qui n'est nullement *systématique*, entre les éléments et ils construisent les liens indispensables entre les encyclopédistes qui composent la société des gens de lettres. Or, si l'imperfection des renvois comme rapports entre les sujets est avérée (elle ne fait que refléter l'impossibilité d'un point de vue totalisant), rien ne dit qu'ils ne jouent pas pleinement leur rôle dans la communication entre les auteurs. Dans cette perspective, ils sont moins la limite du projet encyclopédique que sa condition de possibilité. Allons plus loin : l'appel à l'indulgence des lecteurs dans l'article ENCYCLOPÉDIE suggérerait l'idée d'un décalage entre le projet d'encyclopédie et sa réalisation effective, entre l'encyclopédie « véritable » et celle que le siècle philosophe est en état de publier — entre théorie et pratique. Or, cette idée n'est pas pertinente dans la mesure où Diderot, dans cet

¹³ D'Alembert, article ÉLÉMENTS DES SCIENCES.

¹⁴ Umberto Eco, *Sémiotique et philosophie du langage*, trad. M. Bouzaher, Paris, PUF, 1988, ch. II, « Dictionnaire versus Encyclopédie », p. 63-137.

¹⁵ Article ENCYCLOPÉDIE, *op. cit.*, p. 376.

¹⁶ *Ibid.*, p. 393.

article, s'efforce de ne pas séparer le savoir de sa pratique effective — ce qu'il faut à présent montrer.

La critique de Rousseau : le génie et le vulgaire

Ce changement de perspective est d'autant plus justifié qu'il est plus que probable que Diderot, défendant dans l'article *ENCYCLOPÉDIE* le projet d'un dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, songe aux critiques que Rousseau a adressées en 1750 dans le premier *Discours*, mais aussi en 1753 dans la préface à *Narcisse*, à la pratique des sciences et des arts. Les preuves sont d'abord textuelles. Rousseau est en effet nommé deux fois explicitement. La première fois, c'est lorsque Diderot évoque la fonction heuristique des renvois. Il donne plusieurs exemples, dont un emprunté à l'impression de la musique. Il conclut ainsi : « J'abandonne le jugement de cette idée à mon ami M. Rousseau »¹⁷. La seconde fois, c'est lorsque Diderot décrit la fonction morale de l'éloge, qui pousse à être vertueux : « Ô Rousseau, mon cher et digne ami, je n'ai jamais eu la force de me refuser à ta louange : j'en ai senti croître mon goût pour la vérité et mon amour pour la vertu »¹⁸. Je reviendrai plus loin sur le sens de ce passage. Rousseau est ainsi dans cet article le seul collaborateur de l'*Encyclopédie*, avec d'Alembert, à être nommé deux fois, et le seul auquel Diderot s'adresse directement. Ajoutons que dans ces deux occurrences, Diderot souligne leur amitié : « mon cher et digne ami », « mon ami ».

Si Rousseau figure en bonne place dans cet article, c'est parce que la critique qu'il a formulée à l'encontre de tout projet encyclopédique de vulgarisation du savoir est lourde. D'Alembert l'a bien senti, qui lui répond à la fin du *Discours préliminaire*, juste avant que celui-ci n'intègre le *Prospectus*. C'est là le début d'une longue controverse, qui durera près de dix ans¹⁹. Rousseau soutient que les sciences et les arts corrompent les mœurs ; d'Alembert lui répond, dans le *Discours préliminaire*, qu'ils ne rendent pas les hommes meilleurs, mais qu'on ne peut supposer qu'ils sont la source de leur corruption. Aussi, à supposer que nous proscrivions les sciences et les arts, « les vices nous resteraient, et nous aurions l'ignorance de plus »²⁰. Comme le souligne Victor Goldschmidt, c'est là une objection que Rousseau juge « considérable »²¹ : car d'Alembert ne se contente pas, comme bon nombre de ceux qui ont critiqué le premier *Discours*, de réaffirmer la valeur morale de la connaissance. D'Alembert

¹⁷ *Ibid.*, p. 405.

¹⁸ *Ibid.*, p. 422.

¹⁹ Voir sur cette question Victor Goldschmidt, « Le problème de la civilisation chez Rousseau (et la réponse de d'Alembert au *Discours sur les sciences et les arts*) », *Jean-Jacques Rousseau et la crise européenne de la conscience*, colloque international du deuxième centenaire de la mort de J. J. Rousseau, Paris, Beauchesne, 1980, pp. 269-316. Je me permets également de renvoyer à mon étude, « Rousseau et d'Alembert : le théâtre, les lois, les mœurs », *Corpus* n°38, premier semestre 2001, p. 133-155.

²⁰ D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, introduit et annoté par M. Malherbe, Paris, Vrin, 2000, p. 143.

²¹ Rousseau, *Observations sur la réponse qui a été faite à son discours*, in *Œuvres complètes*, t. III (désormais OC III), Paris, Gallimard, 1964, p. 42-43.

refuse explicitement d'objecter à Rousseau qu'il ne faut pas confondre la culture et son abus, puisqu'il a bien compris que pour Rousseau la pratique moderne des sciences et des arts est nécessairement corrompue.

Pourtant, il y a tout lieu de penser que la réponse de d'Alembert n'est pas entièrement satisfaisante pour qui veut défendre le projet encyclopédique. En effet, elle ne prend pas en compte la spécificité et la singularité du raisonnement de Rousseau. Celui-ci affirme à la fois que les sciences et les arts ont corrompu les mœurs *et* que les mœurs corrompent les sciences et les arts. Autrement dit, entre la corruption des mœurs et celle de la culture, l'implication est réciproque. *L'âge moderne ne permet pas une pratique des sciences et des arts qui n'en soit pas une déformation sociale*. Ainsi, l'objection de d'Alembert est certes considérable, mais elle ne porte pas sur la totalité de la critique rousseauiste : il ne suffit pas de montrer que les maux que Rousseau impute aux sciences et aux arts peuvent avoir d'autres causes (c'est la première partie de l'implication), il faut encore montrer que le savoir peut échapper à la corruption des mœurs (c'est la deuxième partie de l'implication).

Celle-ci tient, schématiquement, en trois propositions.

— *Le savant n'est pas vertueux*. En effet, le désir de distinction l'emporte sur le désir de connaissance. L'amour de la vérité en conséquence n'est pas sincère²². Le divorce entre la morale et la connaissance est ainsi radical : « On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talents ; ni d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, et la vertu reste sans honneur »²³. Les savants, dominés par l'amour-propre, ne se conduisent plus en citoyens, dans l'exercice même de leur savoir. Ils ne s'interrogent plus sur l'utilité de leurs écrits : « Nous avons des Physiciens, des Géomètres, des Chimistes, des Astronomes, des Poètes, des Musiciens, des Peintres ; nous n'avons plus de citoyens »²⁴. La corruption des mœurs des savants produit inévitablement la corruption du savoir. Les sciences, et particulièrement la philosophie, se perdent dans l'esprit de système. Chaque savant veut convaincre que lui seul a raison, et que les autres ont tort. Il est ainsi poussé par son orgueil à construire un système abstrait qui, en généralisant des propositions particulières, propose une explication univoque des principes de la nature²⁵. Les savants ne sont plus que des raisonneurs sectaires. Les arts n'échappent pas non plus à la perversion. Comment plaire au public ? En rabaisant son talent, en suivant l'opinion : l'artiste « aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admirerait que longtemps après sa mort »²⁶.

— Cependant, pour bien comprendre une telle critique, il importe au plus haut point *de distinguer le génie et le vulgaire, les maîtres des savants subalternes*²⁷. Car il est bien des

²² Premier *Discours*, OC III, p. 18.

²³ *Ibid.*, p. 25.

²⁴ *Ibid.*, p. 26.

²⁵ *Lettres morales*, OC IV, p. 1090.

²⁶ Premier *Discours*, OC III, p. 21.

²⁷ *Ibid.*, p. 29.

« précepteurs du genre humain » qui élèvent des « monuments à la gloire de l'esprit humain ». Cette distinction est fondamentale pour deux raisons.

D'une part, elle signifie que le génie est vertueux, plus encore que la vertu définit tout autant le génie que la puissance de son invention : les génies sont « des âmes privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie, et aux autres passions qu'engendre le goût des lettres »²⁸. Là encore, la causalité est réciproque : car « l'âme se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent »²⁹. Les génies résistent par vertu au désir de distinction et ne cherchent que la vérité, la recherche de la vérité élève l'âme et fait mépriser les succès dans l'opinion.

D'autre part et en conséquence, les génies ne sauraient être nombreux. Les grandes âmes sont heureusement bien nées, elles ont le « bonheur de réunir ces qualités » intellectuelles et morales : « ces vrais savants sont en petit nombre, je l'avoue ; car pour bien user de la Science, il faut réunir de grands talents et de grandes vertus »³⁰. Le génie n'est pas l'homme en général, qui n'est pas fait pour la science, mais un homme éminemment singulier.

— Ces remarques ont une conséquence simple mais significative : *le génie est seul*. On doit faire la différence entre les précepteurs du genre humain et les sociétés savantes, qui n'ont d'autres fonctions que de divertir. Rousseau l'affirme en toutes lettres : « mon avis (...) est de laisser subsister et même d'entretenir avec soin les Académies, les Collèges, les Universités, les Bibliothèques, les Spectacles, et tous les autres amusements qui peuvent faire diversion à la méchanceté des hommes, et les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses »³¹. Le génie est un individu sans maître, une grande âme, comme le législateur en politique qui sait transformer la nature humaine, « une intelligence supérieure » qui voit toutes les passions humaines sans en éprouver aucune³². Les progrès de la connaissance sont ainsi contingents : il se trouve dans l'histoire des grandes âmes qui savent, par elles-mêmes, résister aux petites passions et dont la capacité d'invention est hors du commun. Il s'en trouvera toujours, même si on peut supposer que l'extension de l'amour-propre rend plus difficile l'émergence de grands esprits. Et comme les législateurs des premiers temps, le génie se reconnaît à sa capacité à élever « des monuments », à dégager des vérités en quelque sorte trans-historiques. Les demi-savants sont pris dans leur temps, les génies leur résistent.

La société des gens de lettres

Il y a tout lieu de croire que Diderot, dans l'article ENCYCLOPÉDIE, prend au sérieux les arguments de Rousseau. Il lui répond en se plaçant sur le même terrain : il ne s'interroge pas

²⁸ *Narcisse*, préface, OC II, p. 970.

²⁹ *Premier Discours*, OC III, p. 29.

³⁰ *Observations*, OC III, p. 39.

³¹ *Narcisse*, préface, OC II, p. 972.

³² *Du Contrat social*, OC III, p. 381.

sur les relations générales qu'entretiennent la civilisation et la morale, mais s'intéresse plus spécifiquement à la vertu du savant. Plus encore, Diderot semble intégrer, dans sa défense du projet encyclopédique, les arguments de Rousseau : car l'*Encyclopédie*, dont l'ordre et l'unité dépendent en grande partie des renvois internes, *veut produire un nouveau type de savant, l'encyclopédiste, dont on doit attendre qu'il échappe à la fois aux passions d'amour-propre et à l'esprit de système*. La forme encyclopédique définit ses auteurs.

Le philosophe et le génie

L'encyclopédiste n'est pas un génie. Ou plutôt, l'*Encyclopédie* tend à une redéfinition de la notion même de *génie*. Celle-ci s'opère dans un double mouvement : d'une part, l'entreprise encyclopédique repose sur la critique de l'érudition et le refus de la république des lettres ; d'autre part, elle suppose une conception originale de l'invention du savoir.

Les encyclopédistes forment ensemble une « société de gens de lettres ». Qui sont les gens de lettres ? Voltaire le précise dans l'article GENS DE LETTRES : ce qui les caractérise, c'est moins la science universelle, qui n'est plus à la portée de l'homme, que *l'esprit philosophique*. Les gens de lettres passent d'un domaine à l'autre, résistent aux préjugés, les dénoncent, relèguent « dans les écoles mille disputes puérides qui étaient autrefois dangereuses et qu'ils ont rendues méprisables »³³. Les gens de lettres sont philosophes. Mais il faut s'entendre sur le terme. L'article PHILOSOPHIE, anonyme, en précise la signification. L'article se propose deux objets : faire la description des différentes acceptions du terme, en fixer le sens par une bonne définition parce qu'il y a trop de vague dans ces acceptions. Philosopher, cela ne peut être que donner la raison des choses. C'est en cela que la philosophie se distingue de l'érudition : « La connaissance des faits est sans contredit utile, elle est même un préalable essentiel à leur explication ; mais être philosophe, ce n'est pas simplement avoir beaucoup vu et beaucoup lu, ce n'est pas aussi posséder l'histoire de la *Philosophie*, des sciences & des arts, tout cela ne forme souvent qu'un chaos indigeste ; mais être philosophe, c'est avoir des principes solides, & surtout une bonne méthode pour rendre raison de ces faits, & en tirer de légitimes conséquences »³⁴. Le philosophe sait se garder de l'esprit systématique, qui produit une telle image de la vérité qu'on ne parvient plus à s'en détromper.

Les encyclopédistes doivent être en ce sens philosophes. Mais Diderot ne veut pas croire que l'esprit philosophique précède l'*Encyclopédie* : *c'est au contraire elle qui le rend possible*. Le savoir détermine ici le savant. C'est en cela particulièrement que la société des gens de lettres n'est pas la république des lettres. La différence, en effet, ne tient pas seulement à leur composition. La société des gens de lettres, certes, reflète la diversité de la société, alors que la république des lettres ne rassemble pas des talents variés : les Académies

³³ Voltaire, article GENS DE LETTRES.

³⁴ Article PHILOSOPHIE.

ne s'occupent que d'objets particuliers, elles réunissent des spécialistes dans la même discipline, alors qu'on attend d'une encyclopédie un savoir général³⁵. Mais cette différence externe se double d'une différence interne plus profonde, qui tient à la constitution même du savoir. L'*Encyclopédie* exige des auteurs comme une *géométrisation* de leurs connaissances. Celle-ci opère une réduction du savoir qui permet les renvois : « le géomètre renvoie d'un théorème ou d'un problème à un autre, et l'encyclopédiste d'un article à un autre. Et c'est ainsi que deux genres d'ouvrages qui paraissent d'une nature très différente, parviennent par un même moyen à former un ensemble très serré, très lié et très continu »³⁶. Le savoir est ainsi épuré, séparé de l'érudition, fixé sur la raison des choses, non fermé sur lui-même mais ouvrant sur d'autres objets. D'Alembert, dans l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, a précisé les modalités d'une telle géométrisation.

Définir la philosophie c'est ainsi la transformer c'est-à-dire en transformer les conditions d'effectuation en l'inscrivant dans un espace où elle échappe à l'esprit systématique. Les renvois jouent dans cette transformation un rôle essentiel : car ils ne sont possibles que si l'auteur, devenant ainsi encyclopédiste, géométrise son savoir et par là même le rend utile.

Or, l'esprit philosophique permet l'invention. La géométrisation du savoir n'a pas seulement pour fin sa plus grande vulgarisation. Elle permet de redéfinir les conditions d'un accroissement du savoir. Diderot distingue dans la culture des sciences celle de l'inventeur et celle de l'auteur classique : le premier augmente la masse des connaissances, le second se contente de rapprocher et d'ordonner les découvertes³⁷. On a là, semble-t-il, une juste répartition des tâches : au génie l'invention, aux sociétés savantes la mise en ordre. Mais la société des gens de lettres n'est pas une société savante, la forme encyclopédique écrase la séparation entre l'invention et l'ordre. Car le génie est dans la combinaison : les renvois du troisième type sont heuristiques, ils consistent en une production immanente des vérités, qui naissent de la mise en rapport d'autres vérités. Le génie n'est pas celui qui s'isole, il est au contraire celui qui s'implique dans un savoir ordonné, lié, ouvert ; le génie, autrement dit, est dans la circulation. L'invention ne peut procéder que de la connaissance, la plus étendue possible, du savoir accumulé. C'est ce que l'*Encyclopédie* veut rendre possible, en géométrisant nos connaissances, en les renvoyant les unes aux autres. Le génie, en un mot, n'est pas une pure individualité trans-historique, détachée, isolée³⁸ ; il n'est pas cette pure contingence, cette grande âme privilégiée, dont Rousseau reconnaissait qu'elle était la seule à pouvoir échapper à son temps.

³⁵ Diderot, article ENCYCLOPÉDIE, *op. cit.*, p. 366. Voir les analyses de Catherine Larrère, qui montre notamment ce qui sépare d'Alembert et Diderot sur cette question, in *L'invention de l'économie au XVIIIème siècle*, Paris, PUF, 1992, p. 78 et suiv.

³⁶ *Ibid.*, p. 407.

³⁷ *Ibid.*, p. 367.

³⁸ Voir sur ce point Georges Benrekassa, « La pratique philosophique de Diderot dans l'article « Encyclopédie » de l'*Encyclopédie* », *Stanford French Review*, VIII, 1984, p. 189-212.

L'*Encyclopédie*, comme le *Discours préliminaire* l'a largement montré, s'inscrit dans l'histoire de la connaissance. Et, en conséquence, l'encyclopédiste se définit également à sa capacité de comprendre l'historicité de son savoir. C'est dire qu'il doit prendre en compte l'imperfection constitutive de l'œuvre commune, parce qu'elle est celle de toute entreprise de connaissance amenée à être dépassée par les progrès de l'esprit humain. De telles considérations incitent à considérer autrement l'imperfection avouée de l'ouvrage telle que Diderot la décrit dans l'article ENCYCLOPÉDIE. Cet inachèvement n'est pas seulement lié à sa réalisation éditoriale ; il tient plus précisément à la nature du savoir qui ne saurait être autre chose qu'un savoir imparfait, incomplet, inabouti. Un système fermé et totalisant est nécessairement abstrait. Le savoir mis en œuvre est celui de son siècle : il est complexe et pluriel, il repose sur les connaissances accumulées et dessine déjà celui qui lui succédera. Il se nourrit de ce qui a précédé, il est l'effet non du génie mais du savoir, il accepte son propre dépassement, plus encore il l'initie.

L'encyclopédiste est un savant qui sait les limites de son savoir. Ces limites sont externes : il faudra rajouter des articles, il faudra des suppléments³⁹. Elles sont également internes : les ruptures dans l'ordre sont nombreuses, les articles se contredisent. Mais l'éditeur doit bien avouer, pour mettre « l'ouvrage à couvert de reproche (...) que ce n'est pas le dictionnaire qui se contredit, mais les sciences et les arts qui ne sont pas d'accord »⁴⁰. Les renvois, dans leur inachèvement même, sont le signe d'un travail en cours, qui s'étale sur plusieurs années et qui, nécessairement, doit s'améliorer. Ils sont, dans cette perspective, comme « ces pierres d'attente qu'on voit inégalement séparées les unes des autres, et saillantes sur les extrémités verticales d'un long mur, ou sur la convexité d'une voûte, et dont les intervalles annoncent ailleurs de pareils intervalles et de pareilles pierres d'attente »⁴¹.

Ainsi, l'encyclopédiste, lié aux autres dans une société où la communication des esprits semble plus importante encore que les liaisons entre les éléments, animé par l'esprit philosophique, est également un esprit *critique*. Marmontel consacre à CRITIQUE un long article. C'est, dans son acception la plus générale, « un examen éclairé & un jugement équitable des productions humaines »⁴². Ce jugement critique porte, dans les sciences, sur l'établissement de la vérité, dans les arts sur l'évaluation des mérites d'un ouvrage. De l'esprit critique, on doit attendre d'abord qu'il soit convaincu des faiblesses de nos facultés. Le désir de connaître doit être maîtrisé, sous peine de devenir stérile : « la vérité veut qu'on la cherche, mais qu'on l'attende ». Ensuite, le critique a conscience qu'une vérité est produite par une histoire : « Une vérité attend, pour éclore, la réunion de ses éléments »⁴³.

³⁹ Diderot, article ENCYCLOPÉDIE, *op. cit.*, p. 435.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 434.

⁴¹ *Ibid.*, p. 409.

⁴² Marmontel, article CRITIQUE.

⁴³ *Ibid.*

Le siècle philosophe, que Diderot juge à même de produire et d'accueillir une encyclopédie, est un siècle critique. Comme Habermas l'a montré, une opinion publique émerge, les gens de lettres font valoir leur indépendance d'esprit et en usent dans la discussion⁴⁴. D'Alembert insiste sur cette indépendance dans son *Essai sur les gens de lettres*, de 1752. Les gens de lettres, ce que Voltaire soulignera dans l'article GENS DE LETTRES, ne doivent pas être soumis dans leur jugement à celui des Grands, qui n'ont pas d'aptitude particulière à bien juger. C'est dire autrement que la recherche de la gloire mène à la déformation du talent. Il faut distinguer la réputation et la considération. La réputation naît de l'estime de ses pairs, la considération ne peut naître que de la flatterie des Grands. La société des gens de lettres ne peut exister qu'en conquérant son autonomie. Le désir de gloire peut être une dépravation de l'esprit : « Écrivez, peut-on dire à tous les gens de lettres, comme si vous aimiez la gloire ; conduisez-vous comme si elle vous était indifférente »⁴⁵.

C'est une telle indépendance critique que Diderot met en évidence dans l'article ENCYCLOPÉDIE. Les renvois, on l'a souligné, ont une fonction critique essentielle. Plus encore, Diderot exige cette indépendance critique à l'égard de l'*Encyclopédie* elle-même : « personne n'était plus en état que les auteurs de critiquer leur ouvrage »⁴⁶. L'autocritique est partie intégrante de l'esprit philosophique. L'encyclopédiste sait les limites de son savoir, comme il connaît les limites de l'ordre systématique des connaissances, dont l'inévitable imperfection des renvois est le signe le plus manifeste.

Les vertus de l'éloge

L'encyclopédiste, par la nature même de l'ouvrage auquel il participe et qui exige, de sa part, une transformation de soi, est ainsi mis en garde contre l'esprit de système. D'autant que l'esprit de système, comme l'a montré Rousseau, naît du désir de distinction. Or, un tel désir n'a pas lieu d'être chez les encyclopédistes, non parce qu'ils sont par nature plus vertueux que les savants vulgaires, réunissant en cela qualités morales et qualités intellectuelles, mais parce que la vertu est elle-même produite par la forme encyclopédique — plus précisément par les renvois qui servent à la communication et à l'unité de la société des gens de lettres. On peut le dire autrement : *la vertu des gens de lettres ne précède pas leur réunion en société, elle en procède*. Par là, on peut supposer que Diderot répond à la fois à Rousseau et à d'Alembert : à Rousseau qui compte sur les âmes bien nées pour le progrès des connaissances, mais aussi à d'Alembert qui dans sa réforme des savants en reste à l'intention. Il ne suffit pas de dire aux gens de lettres, comme d'Alembert le fait dans son *Essai*, qu'il faut quitter la compagnie des

⁴⁴ Habermas, *L'espace public*, trad. M. B. de Launay, Paris, Payot, 1978, p. 38 et suiv. Sur la critique au XVIII^e siècle, voir également Reinhart Koselleck, *Le règne de la critique*, trad. Hans Hildenbrand, Paris, Éditions de Minuit, 1979, ch. II.

⁴⁵ D'Alembert, *Essai sur la société des gens de lettres et des grands, sur la réputation, sur les mécènes et sur les récompenses littéraires*, in *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, Amsterdam, Zacharie Châtelain, 1759, t. I, p. 352.

⁴⁶ Article « Encyclopédie », *op. cit.*, p. 409.

Grands, qu'il faut distinguer considération et réputation, et renoncer à courtiser les grandes fortunes ; il faut encore mettre les savants en situation de ne prétendre à la gloire qu'auprès de leurs pairs. La vertu des gens de lettres ne peut être que l'effet de conditions réunies par l'*Encyclopédie*.

L'esprit philosophique est ainsi critique et vertueux. S'il est, c'est d'abord par *émulation*. C'est elle qui produit la concorde nécessaire entre les esprits participant à un même projet : « Des gens de lettres ont fait pour leurs semblables et leurs égaux ce qu'on n'eût point obtenu d'eux par aucune autre considération »⁴⁷. L'émulation ne doit pas être confondue avec la jalousie personnelle. L'article ÉMULATION de Jaucourt le confirme : l'émulation est un sentiment « volontaire, courageux, sincère, qui rend l'âme féconde, qui la fait profiter des grands exemples et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire ; la jalousie, au contraire, est un mouvement violent, et comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle, et qui va même quelquefois jusqu'à le nier dans les sujets où il existe »⁴⁸. La distinction entre les deux sentiments est essentielle : la jalousie ou l'envie sont illimitées, l'émulation est prudente : celui qui imite a besoin de mesurer à la fois la grandeur de son modèle et l'étendue de ses forces.

Ainsi, si l'amour-propre renforce l'esprit de système et rend les sciences stériles, on doit attendre de l'émulation qu'elle favorise les progrès de l'esprit. Mais comment ces deux passions se séparent ? Plus encore, comment peut-on rester dans l'émulation sans tomber dans la jalousie ? Ce qui les différencie nettement est ce que Rousseau n'a pas su voir : c'est l'*éloge*. Diderot l'écrit explicitement : « L'éloge d'un honnête homme est la plus digne et la plus douce récompense d'un autre honnête homme : après l'éloge de sa conscience, le plus flatteur est celui d'un homme de bien. Ô Rousseau, mon cher et digne ami, je n'ai jamais eu la force de me refuser à ta louange : j'en ai senti croître mon goût pour la vérité et mon amour pour la vertu »⁴⁹. L'éloge est bien l'appui le plus fort à notre faiblesse : il transforme l'amour-propre qui, dans l'espace public, devient vertu. Car la plus grande fierté est la réputation de vertu auprès de ceux que l'on considère comme vertueux : « Après les bonnes actions qu'on a faites, l'aiguillon le plus vif pour en multiplier le nombre, c'est la notoriété des premières »⁵⁰. S'adresser à Rousseau est ici, on le comprend, pleinement significatif. Car Diderot inverse l'argument du premier *Discours*, en s'appuyant sur les qualités morales de son auteur : Rousseau juge que les savants entre eux, quand ils ne sont pas des génies, sont inévitablement vicieux et que le savoir s'en trouve déformé, Diderot considère que ce n'est qu'entre eux qu'ils peuvent être vertueux et géniaux. On l'aura compris : ce sont bien les renvois qui donnent à cet argument son fondement — comme liens entre les auteurs davantage que comme rapports entre les sujets. Ils permettent une immanence que leur inachèvement ne doit

⁴⁷ *Ibid.*, p. 416-417.

⁴⁸ Jaucourt, article « Émulation ».

⁴⁹ Diderot, article ENCYCLOPÉDIE, *op. cit.*, p. 421-422.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 422.

pas masquer : *le savoir produit le savoir parce que l'invention est combinaison ; la vertu produit la vertu parce que l'éloge des honnêtes hommes rend honnête.*

Les encyclopédistes sont ainsi associés à la notoriété de l'ouvrage. L'intérêt particulier est dépassé dans un intérêt commun produit par le lien entre les auteurs : « dans les ouvrages de société où la gloire du succès est partagée, et où le travail d'un homme est confondu avec le travail de plusieurs, on se désigne en soi-même un associé pour émule »⁵¹. En conséquence, la multiplication des associés n'est pas bénéfique en ce qu'elle affaiblit l'intérêt particulier : plus les auteurs sont nombreux, plus le travail d'un seul passe inaperçu.

C'est à la sociabilité, en d'autres termes, d'assurer la moralisation du savant. Doit-elle s'interpréter comme bienveillance spontanée ou comme intérêt mutuel ? Dans la société des gens de lettres, elle est tout à la fois bienveillance désintéressée et utilité réciproque, mais l'articulation des deux perspectives est complexe⁵². Dans l'article *ENCYCLOPÉDIE*, Diderot, attentif aux conditions de la vertu, ne se contente pas de supposer chez les encyclopédistes une bienveillance désintéressée. En cela, il est sensible aux arguments rousseauistes : le désir de distinction risque de produire une jalousie destructrice de tout rapport, devant laquelle la sociabilité naturelle comme bienveillance spontanée envers nos semblables (telle que Pufendorf, notamment, l'interprète⁵³) risque d'être bien impuissante. L'association dans un travail commun dépasse ainsi la seule bienveillance et fait appel à l'intérêt commun. Cependant, on ne peut s'en tenir à l'utilité réciproque dans la mesure où, si j'ai intérêt à travailler avec les autres à l'œuvre commune, j'ai également intérêt pour ma réputation, et c'est là toute l'ambiguïté, à ce que les autres travaillent moins bien que moi. Diderot l'écrit à la fin de l'article en toutes lettres : « le temps lève le voile ; chacun est jugé selon son mérite. On distingue le travailleur négligent du travailleur honnête ou qui a rempli son devoir »⁵⁴. L'émulation ne favorise pas nécessairement l'entraide. Diderot compose avec l'intérêt particulier : l'accord des intérêts est possible, puisque la gloire du succès est partagée. Mais il ne peut pas faire l'économie d'un appel à la bienveillance désintéressée, car la comparaison entre les auteurs risque d'introduire la rivalité.

* *
*

De toutes ces remarques, on doit donc conclure qu'on ne peut pas se contenter de considérer les renvois comme un pur arrangement externe et éditorial. Les renvois sont essentiels en ce que, par eux, le texte produit son auteur. C'est bien ce que Diderot entend

⁵¹ *Ibid.*, p. 431.

⁵² Jacques Proust a montré l'enjeu d'une telle complexité dans l'œuvre de Diderot. Voir *Diderot et l'Encyclopédie*, rééd. Paris, Albin Michel, 1995, p. 408 et suiv.

⁵³ Pufendorf, *Le droit de la nature et des gens*, trad. Barbeyrac, Bâle, 1732, livre II, ch. III, § XVIII, p. 200.

⁵⁴ Article « Encyclopédie », *op. cit.*, p. 431.

souligner dans l'article ENCYCLOPÉDIE : l'ouvrage ne peut être pleinement lui-même que s'il parvient à faire advenir des *encyclopédistes* — ce que les imperfections dans le système des renvois n'empêchent nullement. Diderot peut donc sans contradiction affirmer que les renvois sont « la partie la plus importante » de l'*Encyclopédie* et la partie la moins réussie. Car leur réussite dépend moins de la chaîne du savoir qu'ils constituent que de la communication des esprits dans la société des gens de lettres.

Plus encore, cette imperfection constitutive joue un rôle dans la formation d'esprits critiques, c'est-à-dire dans la prise de conscience des limites historiques du savoir. Diderot ne sépare pas le savoir de la réflexion sur le savoir, que tout encyclopédiste doit mener. Il ne sépare pas non plus la théorie de la connaissance de la morale : car il s'agit bien de former des savants vertueux par les liens de sociabilité et la participation à une œuvre commune. En d'autres termes, l'*Encyclopédie* produit un « éthos philosophique », dont on peut penser, comme Michel Foucault, commentant Kant et son texte sur les Lumières, qu'il est caractéristique de la modernité en ce qu'il consiste en une critique permanente de notre être historique⁵⁵.

Dans l'article ENCYCLOPÉDIE comme dans le projet encyclopédique lui-même, la contradiction entre la morale et la culture n'est pas balayée d'un revers de main. S'il est vrai que Diderot a jugé que le premier *Discours* n'était au fond qu'« un mauvais paradoxe », il est vrai également qu'il a pris au sérieux ce paradoxe, comme d'Alembert avant lui, et peut-être plus que lui encore⁵⁶. Dans cette perspective, l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES et l'article ENCYCLOPÉDIE sont à la fois opposés et complémentaires : l'un traite de l'analyse du savoir quand l'autre s'occupe de la composition des passions ; l'un constate et déplore les vides dans l'ordre encyclopédique, l'autre célèbre l'avènement d'un encyclopédiste d'autant plus vertueux qu'il se sait lié aux autres, plus encore qu'il sait n'exister, en tant que tel, que dans le rapport aux autres.

Florent GUÉNARD

⁵⁵ Michel Foucault, « Qu'est-ce que les Lumières ? », in *Dits et écrits*, IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 562 et suiv.

⁵⁶ Voir Diderot, *Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'homme*, in *Œuvres philosophiques*, op. cit., p. 784. Voir également Rousseau, *Les confessions*, OC I, p. 351 et la *Lettre à Malesherbes*, OC I, p. 1135 et suiv.